

« Comme chez les Grecs »

Michel Vaïs

Lieux et espaces
Numéro 79, 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/27082ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michel Vaïs "« Comme chez les Grecs »." *Jeu* 79 (1996): 147–148.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

« Comme chez les Grecs »

Pièce de Steven Berkoff ; traduction et adaptation de Louise Ringuet. Mise en scène : Bernard Lavoie, assisté de Chantal Morasse ; décor et costumes : Pierre Cardinal ; éclairages : Stan Kwiecien ; musique originale et bande sonore : Benoît Rousseau. Avec Anne-Marie Desbiens (Denise et l'Épouse), Alain Fournier (Eddy), Diane Ouimet (Maman, Sphinge et la Serveuse 2) et Aubert Pallascio (Papa et le Patron du café). Production autogérée, présentée à la Salle Fred-Barry de la Nouvelle Compagnie Théâtrale du 21 février au 23 mars 1996.

Misère !

Traduction de *Greek* (1980), cette pièce bête et méchante met en scène le mythe d'Œdipe revisité par un Anglais et situé, cette fois-ci, dans un milieu sordide de Saint-Henri, quartier ouvrier montréalais. À travers l'étonnante violence des

Photo : Bernard Lavoie.



propos, on sent poindre une outrance qui, au mieux, rappellerait les provocations scabreuses et scatologiques du Père Ubu et, au pire, plongerait un spectateur moyen dans d'irrésistibles bâillements. Ce qui m'est, hélas ! arrivé.

Avec pour tout décor une éloquente table de cuisine et quatre chaises animées par un éclairage providentiel (ai-je jamais autant remarqué un éclairage ?), quatre acteurs interprètent huit personnages misérables, aliénés et demeurés. Le seul à n'en jouer qu'un est Alain Fournier, largement occupé à résoudre son complexe d'Eddy, le pâtre. En suivant ses souvenirs scolaires – car autrement, on perdrait vite le fil –, on finit par comprendre que cette histoire est celle d'un père qui reçoit la prédiction d'une Sphinge (féminin, apprends-je, de sphinx) : il sera tué par son fils débile, lequel deviendra son rival. Dès lors, il vit dans la crainte de voir son Eddy se fourvoyer dans l'inceste et le parricide. Et évidemment, ce qui doit arriver va arriver, « comme chez les Grecs » !

C'est une aimable litote de dire que l'écriture de Berkoff en est une d'excès. En outre, son style est difficile à suivre tant le texte est dense, les répliques, longues, et tellement les comédiens le mitraillent sans faire de pauses. Dans ce lassant ramassis de vulgarités défilent étrons, sperme, vomissures, flatulences, crachats et masturbation « à l'huile Crisco de maman » :

« [L'ours en peluche] reposait au milieu des condoms, sur la grève, à côté des déchets. »

ou :

« La face de mon père pendait comme un vieux testicule mollassé. »

L'invraisemblance est poussée plutôt loin, comme en témoigne cette scène assez représentative : Eddy se met en colère parce qu'il n'a pas reçu son deuxième café pour le boire avec son gâteau au fromage. Il se dispute avec le Patron du café (mari de la serveuse), le tue et, sur le cadavre encore chaud, déclare son amour à la serveuse. Elle est troublée, mais vite séduite au point d'en oublier son mari mort.

L'exercice aurait été plus percutant si on l'avait joué comme une vraie bande dessinée bête et méchante. Là, malgré les grimaces d'un Alain Fournier à l'air hautain et méprisant, malgré le jeu inhabituellement outrancier d'Aubert Pallascio, malgré l'énormité des situations et une mise en scène assez vive, l'histoire se trouvait trop plongée dans le misérabilisme, trop loin de Sophocle. Seule la Sphinge de Diane Ouimet a, un moment, sorti la tête hors de la fange en évoquant les ahans poétiques d'un Claude Gauvreau. Mais dans l'ensemble, le grotesque s'est arrêté à mi-chemin. Et le rire, apparemment sollicité, est resté figé au fond de la glotte. Même jaune, il n'est pas sorti.

Michel Vaïs

« La Faim »

Adaptation de Téo Spsychalski du roman de Knut Hamsun. Mise en scène : Téo Spsychalski ; décors : Lise Rouillard ; éclairages : Philippe Laliberté ; costumes : Gilles-François Therrien ; son et musique : Mateusz Stryjecki. Avec Jean-Philippe Libert, Jean-Robert Bourdage (le Policier), Jean Harvey (le Rédacteur, un joueur), Myriam Houle (la Bonne, la petite Marie), Éric Jean (Monsieur Mamzelle), Oleg Kisselev (le Tailleur de pierre, le Boucher, le Capitaine), Marina Lapina (Yla-lali), Monique Lavail (la Vendeuse, la Logeuse), Jean Régner (l'Usurier, le Mari), Alexis Roy (le Mendiant, le Vieux) et Jean Turcotte (le Garçon de table, le Copain). Production du Groupe de la Veillée, présentée à l'Espace la Veillée du 20 février au 17 mars 1996.

Privation, exclusion et masochisme

Deux découvertes de taille attendaient le spectateur qui se présentait à la Veillée l'hiver dernier : un auteur peu connu y était joué, le Norvégien Knut Hamsun ; un jeune comédien, peu ou pas connu non plus, Jean-Philippe Libert, venu de Belgique, y tenait le rôle principal. Téo Spsychalski l'a dirigé dans son adaptation de *la Faim*, le premier roman que Knut Hamsun, écrivain qui allait obtenir le prix Nobel en 1920, a écrit en 1890, à l'âge de quarante et un ans.

L'intrigue est relativement simple : un journaliste sans travail cherche à vendre des articles pour survivre, sans grand succès ; il éprouve cruellement la faim, plus souvent qu'à son tour, d'où le titre, on l'aura deviné. Nous le verrons donc écrire fébrilement sur des bouts de papiers, attendre impatientement des nouvelles de celui qui pourrait lui acheter quelque article jugé souvent trop « philosophique », entendons nébuleux.